

Willkommen.

Je suis né en décembre 1984. Je n'avais donc pas encore 9 ans la dernière fois que le Canadien a remporté la Coupe Stanley. Si je ferme les yeux, je peux voir Patrick Roy la soulever, mais je ne peux pas dire si c'est un souvenir original ou s'il est dû aux multiples rétrospectives que j'ai regardées, les dimanches matin.

Les partisans de ma génération pourront le confirmer, nous ne l'avons pas eu facile. Non seulement nous avons eu très peu à nous mettre sous la dent, mais en plus, nous devions écouter, encore et encore, les récits de notre père. Qui avait connu les années 70. Qui avait pu admirer Guy Lafleur. Qui avait vu son équipe remporter les grands honneurs à de nombreuses reprises. Qui se faisait un plaisir de rappeler au jeune *fan* que j'étais, qui ne demandait qu'à se réjouir d'une simple victoire, qu'à l'époque, si le Canadien gagnait par moins de 4 buts, c'était considéré comme une défaite.

Peut-être suis-je un optimiste de nature, peut-être vais-je toujours encourager le mal aimé ou peut-être ai-je un besoin aveuglant d'identité, mais j'ai toujours défendu mon club. Coûte que coûte. Je croyais fermement que Richard Zednik pouvait porter l'équipe sur ses épaules. J'étais convaincu du potentiel de Jan Bulis. Et je ne mentais pas quand je clamais haut et fort de Sheldon Souray n'avait rien à envier à Serge Savard. Printemps après printemps, je le disais et je le croyais: « Je pense qu'on a une chance cette année ». Nous n'en avons pas.

Je n'ai jamais abandonné. Je n'ai jamais désespéré. Je n'ai jamais été ébranlé dans mon allégeance.

Jusqu'à il y a quelques semaines.

Pour faire une histoire courte, lors du dernier repêchage, le Canadien a sélectionné un jeune défenseur autrichien du nom de David Reinbacher et ça n'a pas plu à une poignée de partisans. Mais vraiment pas. Mais vraiment, vraiment pas. Si bien que le lendemain du plus beau jour de sa vie, le jeune homme de 18 ans a dû désactiver les commentaires sur son Instagram, soudainement inondé de messages de haine, simplement parce que l'équipe l'avait choisi au détriment d'un autre.

De haine. Sans euphémisme.

Cette histoire m'a frappé à plusieurs niveaux. Et étonnamment dur. J'étais triste. Littéralement. Pour plusieurs raisons. Tout d'abord, j'ai réalisé avec stupéfaction que, pour la première fois, j'avais honte de mon équipe. Par association, certes, mais honte quand même. De porter les mêmes couleurs que quelqu'un qui peut faire quelque chose d'aussi déplorable.

Je l'ai même dit, quelques matins plus tard, à Myriam : « J'ai mal à mon club ». En général, elle ne se gêne pas pour se moquer du culte que je voue à des garçons qui ont près de 20 ans de moins que moi et qui, et je cite : « pousse une rondelle en caoutchouc avec un bâton de bois ». J'ai beau lui expliquer que les bâtons en sont plus faits en bois depuis

longtemps, rien n'y fait. Mais ce matin-là, je pense qu'elle a senti la pesanteur du moment. Et a compris que j'avais besoin d'être écouté.

Puis, le même jour, une jeune fille au grand cœur s'est présentée à l'entraînement de l'équipe pour remettre au nouveau venu un cahier rempli de messages d'encouragement et d'amour. Nul doute que ce geste admirable a mis un baume sur le cœur du jeune David. Pourtant, le mien était toujours un peu brisé. Parce que je sais que le sien l'est encore un peu aussi. Le mal était fait, malheureusement. Mon métier fait en sorte que je sais à quel point un seul mauvais commentaire peut, à lui seul, engloutir une tonne d'éloges, pendant longtemps. J'ai vu des carrières prometteuses dérailler suite à quelques injures, lancées sans pudeur, derrière un écran, par quelqu'un qui ne s'en souviendrait même pas aujourd'hui.

Ça affecte. Ça fesse. C'est difficile à expliquer. C'est même *niaiseux* quand on y pense. Mais c'est bien réel.

Je sais que c'est juste un sport, même un jeu. Je sais que le jeune homme sera probablement indépendant de fortune à 24 ans. Je sais qu'il ne fait que pousser une rondelle de caoutchouc avec un bâton en composite jumelé à la fibre de carbone. Mais il y a un humain derrière chaque nom dans le journal, surtout à 18 ans. Et j'espère du fond du cœur que quelqu'un pourra lui dire que c'est normal qu'il soit fâché, que c'est normal que ça lui fasse mal. Au lieu de lui dire de ne pas s'en faire avec ça, parce que croyez-moi, c'est plus facile à dire qu'à faire. Il pourra peut-être en rire un jour. Peut-être pas. J'en veux encore au gars qui, en 2011, m'a abordé après un spectacle pour me dire que mon numéro sur les chiens-saucisses était pourri. Il avait totalement raison lui, par contre.

Mais bon. On regarde en avant. Je pense vraiment qu'on a une chance cette année.

Simon

Le mois dernier, je vous ai demandé de m'envoyer des questions. Ce que vous avez fait en grand nombre et je vous en remercie. De grâce, continuez. Voici celle qui a retenu mon attention :

« Lorsqu'ils prennent la pose (pour prendre une photo, par exemple) est-ce que les gens qui personnifient une mascotte sourient par défaut ou, au contraire, se permettent-ils d'avoir l'air complètement bêtes sans que ça paraisse? »

— Stéphanie M.

Quelle extraordinaire question qui me tient réveillé depuis. Je ne peux pas parler au nom de toutes les mascottes et on pourrait en discuter longtemps, mais voici ma courte réflexion : Si la photo est prise avec une enfant, j'ose croire que la tendresse et la naïveté du moment tirent un sourire à la personne dans le costume. Comme quand on sourit sans

le vouloir en regardant des feux d'artifice. Mais si la demande vient d'un adulte, je pense que ça dépend de l'heure qu'il est. Et si à l'extrême, un adulte veut prendre une photo ironique, pour la *joke*, je donne le droit à la mascotte de chuchoter : « Est-ce que tu es fier de toi? » pendant qu'ils tiennent la pose.

J'imagine aussi que costume comme tel influence l'humeur de celui qui le porte. J'aimerais mieux être un tigre avec un *six pack* qu'un éléphant vert avec une salopette et un chapeau de cowboy. Peut-être ai-je tort. Quand on est dans la mascotte, est-ce qu'on oublie de quoi elle à l'air de l'extérieur? Wow. C'est *deep*.

Merci Stéphanie. Je répète. De grâce, continuez.
